

» Frères, embrassez moi, je suis enfin digne du nom de nation ! j'ai  
 » chassé mes ennemis, mes oppresseurs, les maîtres infames qui m'avaient  
 » humilié ! «

» Et vous frères, vous avez tréssailli de joie en apprenant mes efforts,  
 » et toujours généreux comme il convient aux braves, vous nous avez  
 » présenté votre bras invincible, vous nous avez dit avec l'accent de la  
 » fraternité : «

» Oh ! ma soeur ! belle et malheureuse Italie ! Dieu t'a créé pour  
 » être une nation, et les rois ont écrasé la grandeur ! Ecoute ! sortie du  
 » long esclavage par ton enthousiasme patriotique tu n'as pas assez  
 » d'armes à opposer aux ordes des barbares qui se multiplient. Je te  
 » soutiendrai ! ne crains pas de ma force, je ne veux plus conquérir : je  
 » veux la liberté pour tous, l'indépendance pour chacun ! . . . «

Mais nous n'avions pas encore le droit d'accepter une offre si noble,  
 et nous avons dit :

Frères, attendez ! nous devons prouver au monde que nous sommes  
 dignes de la liberté, de l'indépendance : laissez nous combattre : si la  
 victoire sera pour nous, vous nous embrasserez réjouis de notre  
 bonheur, si au contraire nous ne pourrions pas résister contre la force  
 brutale, nous vous appellerons ! En attendant soyez en garde ! . . .

Nous nous sommes battus ! et ce n'est pas la force qui nous a man-  
 qué, ni le courage, ni la volonté. Vous savez pourquoi nous sommes  
 réduits aux derniers remparts ! . . . Oh ! faites-le nous oublier ! . . . Oh !  
 ne renouvelez pas nos douleurs en provoquant la mémoire des plus  
 tristes détails ! . . . Songez seulement que l'Autriche, quoique plus forte  
 que nous, a eu recours à ces anciens alliés pour tâcher de nous réduire  
 de nouveau sous sa domination, et ceux-la mêmes qui commenceront de-  
 main leur lutte contre elle, pour reconquérir leur nationalité méconnue,  
 n'ont pas rougi de lui apporter le secours de leurs régiments ; tandis  
 que nous avons été abandonnés par ce roi qui devait assurer notre vic-  
 toire, et qui a rappelé son armée pour foudroyer son peuple ! nous  
 avons été trahis par celui qui s'était porté le champion de notre cause !  
 Le pape, sous l'impression que, comme prêtre, il ne pouvait pas pro-  
 clamer une guerre neutrière, nous a ôté son appui moral, et nous peu-  
 ple, nous qui avons versé notre sang, qui sommes prêts à en verser  
 encore, nous n'avons pas désespéré de notre sainte cause, nous n'y re-  
 nonçons pas, nous voulons vaincre ou mourir, et c'est pour assurer cette  
 victoire que nous vous appellons.

Vous nous connaissez, frères ! nous avons combattu sur les mêmes  
 rangs, notre sang a coulé pour vos intérêts dans maintes campagnes et  
 toutes glorieuses : nos liens ont été scellés par des milliers de morts qui  
 reposent sous la même terre : toutes vos destinées nous touchent de près,  
 les nôtres vous sont également chères ! . . .

Frères, accourez, accourez vite sauver l'Italie qui vous appelle !  
 Repoussez loin de vous, qui par la Révolution avez été purifiés de l'an-  
 cien système de la diplomatie, toute proposition de protocoles ! . . . Rap-  
 pellez vous que Metternich n'est pas seul à Londres, qu'avec lui il  
 y a des autres pouvoirs dechus, et que s'ils ne veulent pas que l'Italie